

Article paru
le 25 mars 1993

Les petits-enfants de Jules Ferry ne rigolent pas à la récré

Claire Simon a placé sa caméra dans une cour d'école, à hauteur d'enfants. Derrière les jeux, conviviaux ou violents, se dessine l'apprentissage de la socialisation du petit d'homme.

UNE cour d'école dans le plus pur style Jules Ferry, c'est-à-dire triste comme une prison. Quelques rondins ou toboggans, placés çà et là, figurent un terrain d'aventures. Cette cour de maternelle, Claire Simon l'a filmée sans mot dire, en suivant quelques saynètes de la vie ordinaire des bambins. Ce document confirme ce que l'on subodorait, à savoir que l'apprentissage de la socialisation n'est pas un chemin semé de roses.

Claire Simon avait réalisé un remarquable document, « les Patients », diffusé en mars dernier. Selon sa manière de filmer habituelle, qui fait son style, elle suivait la dernière tournée de visites à domicile, avant la retraite, d'un médecin de quartier. Allant cette fois-ci à la rencontre de petits enfants, sa tâche est plus ardue, plus ingrate. La parole et les actes des enfants ne répondent pas à la logique des adultes. Il faut avoir le désir d'entrer dans leur univers pour s'attacher au déroulement du film, dès lors passionnant, où l'image en dit plus que le son.

Claire Simon a pris un parti exigeant : plutôt que d'aller d'un enfant à l'autre, elle se concentre sur un groupe qu'elle filme du début à la fin du « jeu ». On s'aperçoit en effet qu'au départ tout commence d'une façon relativement ludique. Puis, chaque personnalité apporte sa façon d'être. Se met alors généralement en place une relation conflictuelle, qui finit pourtant toujours par trouver sa résolution.

Ainsi, à ce petit « leader » qui impose à ses copains le thème du jeu (notamment, derrière les barrières de la cour, « la prison » !), ainsi que leurs rôles à tenir, ils se prêtent puis, insensiblement, la situation dégénère. L'un des joueurs rue dans les brancards, met en cause l'autorité du leader, finit par lui taper dessus. Ledit « leader » devient alors victime et ne parvient pas à reprendre le dessus.

Chaque scène montre combien, pour prendre sa place au sein du groupe, l'individu dès son plus jeune âge a recours à l'attaque. « Attaquer », « à l'attaque » sont d'ailleurs les mots les plus

fréquemment prononcés dans la cour de récré. De même, il faut toujours une victime (« On arrêtera (de te battre) quand tu pleureras ») et sa défaite pour conclure le jeu.

Autre constat, de victime on peut, quelques minutes plus tard, devenir bourreau. Les groupes se font et se défont avec une rapidité surprenante. Les attirances, les complicités se transforment très rapidement en aversion, en rejet. Une séquence édifiante montre deux fillettes, l'une plus grande que l'autre. La première saute, avec adresse, par-dessus un banc, engageant l'autre à en faire autant, qui en est incapable. Il y a de prime abord quelque chose de sadique dans l'attitude de la plus grande qui ne fait aucun cadeau. La petite, en sanglotant, dit « J'ai peur ». Pourtant, quelques minutes plus tard, la grande lui viendra en aide, lui prendra la main pour lui apprendre à sauter. Autour d'elle, le groupe, solidaire, applaudit à l'exploit enfin accompli. Ainsi, la plus jeune dépasse sa frayeur, sa maladresse, maîtrise un apprentissage supplémentaire et découvre ce que l'on appelle « la gratification ».

Ces images, que l'on dirait prises au ralenti, seront extrêmement riches d'enseignements pour nombre de parents. Lequel d'entre nous, en effet, n'a pas pesté contre le gamin qui a mordu le nôtre et les « instits » qui semblent regarder sans intervenir ?

On constate ici que, si l'expérience quotidienne de la cour de récré est violente (et, pour certains, elle restitue aussi la violence de la société ambiante), les agressés peuvent sans mal endosser le rôle d'agresseur. C'est à ce prix qu'ils apprendront, peu à peu, à négocier, à rechercher des affinités. Ils ne peuvent faire l'économie d'expériences physiques dures, parfois archaïques (comme un souvenir de l'âge des cavernes ?), pour découvrir ensuite les vertus de la verbalisation et éviter l'affrontement physique. La socialisation passe, entre autres, par ces rituels d'initiation. Dommage que ce travail attentif soit diffusé à 19 h 30, horaire parfait pour les téléspectateurs allemands mais bien mauvais pour les Français, peu disponibles à cette heure-là pour regarder tranquillement un documentaire.

SYLVIE STEINEBACH.